

Négatif

Bulletin irrégulier – Avril 2016 – n° 21

Le doute et la nécessité

Nous ne nous sommes jamais reconnus dans le monde existant. D'où nous vient donc aujourd'hui cette sensation vertigineuse de perdre pied ? Peut-être avons-nous été trop légers, en ce temps situé entre naguère et jadis, à penser que nous n'aurions pas à supporter dans l'avenir – notre présent – pire époque que celle où nous avons passé notre jeunesse. Nous nous rendons compte aujourd'hui que, contrairement à ce que nous croyions alors, la noirceur n'est pas l'apanage du passé, qu'elle est là, avec nous et devant nous, d'autant plus durable qu'elle s'est insinué progressivement en toute chose, comme une maladie à incubation longue.

Il ne serait finalement ni très utile, ni très original de procéder ici à un état des lieux. Le plus souvent les hommes ont préféré céder à la force des choses plutôt que de tenter de lui faire barrage, parce que c'est plus facile, que « rien ne sert de se cogner la tête contre les murs » ; par paresse en somme, et paradoxalement, c'est du fait de cette paresse qu'ils ont été réduits à **travailler**, à « se vendre ». De tout temps la domination a su compter sur ce genre d'abandon, c'est là le secret essentiel de sa longévité. Lorsqu'ils en ont eu la possibilité, les hommes se sont généralement contentés de tel ou tel aménagement apporté à leur survie. « *À l'époque de l'esclavage, les syndicats auraient négocié la longueur de la chaîne* », avait-on le bonheur de lire sur une banderole tenue par des manifestants, il y a quelques années. Ce genre d'humour paraît déjà très lointain, et aussi lointain le fait qu'il y ait eu même un jour quelque chose à négocier. Aujourd'hui, on s'adapte, ou pas, mais le plus souvent, on se tait, on accepte, au moins dans les faits, dans le quotidien de la survie. Les experts ont « fait de la pédagogie ».

Le renoncement trouve fréquemment sa source dans le constat reconnu de la disproportion entre les moyens dont dispose la domination et ceux de la critique ; sur celui des dégâts déjà provoqués dans les consciences humaines et dans la nature ; sur la venue

prochaine d'une humanité « génétiquement modifiée » qui aurait fait rêver les totalitarismes historiques du vingtième siècle et que ladite démocratie, emportée par la folie de rationalisation inhérente à la logique marchande, ne tardera pas à ériger en norme, comme elle le fait déjà pour les animaux.



Et pourtant, de tout temps, **des hommes** se sont révoltés. Malgré des succès partiels et ponctuels, ils ont échoué. Le monde de la domination est toujours là, et ce sont désormais l'idée même d'humanité ainsi que la planète où elle est née qu'il est en passe de mettre en péril. Cependant, les plus conscients d'entre ces hommes ont produit une critique de la société de leur époque, et c'est cette critique qu'il faut continuer à mener. Elle passe par celle des manifestations toutes plus désastreuses les unes que les autres de la démente entreprise de destruction que se révèle être le capital, mais elle doit ramener chacune d'entre elles à la critique de la totalité, aspect trop souvent occulté lors des différentes luttes, et parfois volontairement, dans le souci consensuel de plaire à tous, au risque de perdre l'essentiel. La lutte ne devient critique en actes que lorsque ceux qui la mènent ont une pleine conscience de toutes les remises en cause qu'elle implique. Elle devient alors un accès à la critique de la totalité, une façon de la saisir concrètement.

Mais il est déjà tard, et la domination ne perd pas son temps.

Nous fondons nos espoirs sur cette part irréductible toujours présente au fond des êtres humains. Elle n'est pas le fruit de notre imagination, elle s'est dévoilée lors de certains moments de l'histoire, mais elle n'a alors pas su, pas pu trouver sa voie. Elle est loin d'avoir illuminé toutes les consciences. Ces moments, trop rares, d'aspiration à la liberté, à une vie profondément autre, ont été des éclairs dans le ciel du renoncement, mais ils ont permis d'entrevoir des continents cachés, où il aurait été bon d'aborder, dans le foisonnement d'une nature luxuriante, dans le miroitement des couleurs, dans la douceur d'un soir. Mais toujours les sabres du pouvoir ont tranché, ses fusils ont claqué, ou alors, plus simplement, c'est la peur de l'inconnu, agitée comme un épouvantail, qui a fait son office. La peur, qui est l'autre face du dispositif de séduction mis en place par la domination, et que l'insistante et quotidienne pression tend à instituer comme mode d'être. La peur, mère de tous les retours à l'ordre, et de nos jours comme au siècle dernier, de toutes les aspirations à un ordre fort. La peur, qui conforte la fausse conscience et encadre les masses dans l'attente religieuse du retour du **Travail**. Mais le **Travail** ne reviendra jamais, et le capital laissera sur le bord de son chemin ceux qui, de plus en plus nombreux, ne pourront ou ne voudront satisfaire aux exigences de rationalisation et de contrôle nécessaires au maintien de son règne.

* * * * *

Le lot de presque tous est aujourd'hui l'attente, l'attente du moment où l'on se trouvera éjecté par la force centrifuge du capital ; en bout de course, à 65, 67 ans et bientôt plus, si l'on a bénéficié de l'insigne chance de pouvoir être pressuré jusqu'à cet âge-là ; souvent avant, bien avant, dans des conditions de plus en plus précaires. L'alternative est donc celle-ci : s'épuiser jusqu'à un âge avancé à jouer la comédie mortifère du **Travail** ou rejoindre, contraint et forcé, la masse de ceux qui ne sont plus utiles au capital. Le dispositif de séduction mis en place par ce dernier vise à ce que cette noire alternative se dissolve dans la consommation ou dans l'espérance de pouvoir à nouveau consommer un jour. Mais il représente aussi, et peut-être avant tout, cette part grandissante de la production nécessaire à sa survie. Plus le capital engendre de vacuité et de

misère, plus il propose de marchandises (smartphones et autres gadget technologiques, « voyages », loisirs encadrés, etc.) dont l'achat est censé donner à des existences fantomatiques le sentiment qu'elles sont encore liées au turbo-monde. La vacuité, la misère, la peur, le « sentiment d'insécurité » (vidéo-surveillance, technologies intrusives diverses, drones, etc.) sont des gisements à exploiter ; les vies, des territoires à coloniser tant que c'est possible et à laisser à l'abandon quand ça ne l'est plus.

Le chemin du capital n'est pas le nôtre, pas plus que ne l'est son **Travail**. Il l'est tant que nous l'acceptons, tant que nous n'en traçons pas un autre. Cette prise de conscience préalable et nécessaire implique une action politique qui ne soit plus surdéterminée par l'idéologie dominante ou par des faits qui se donnent comme accomplis. L'action politique doit être, dans le choix de ses modalités, désaliénante. Ce n'est pas seulement sur les derniers pions avancés par l'adversaire qu'elle doit se focaliser. Comme toujours en ce cas, ce dernier cherche à nous attirer sur un terrain où il a déjà disposé ses forces, au service d'une logique qui est la sienne. Que nous prenions un pion ou deux ne la modifiera pas. Ceux qui nous incite à engager nos forces sur ce terrain, dont ils sont les spécialistes (celle de la prise de quelques pions), et qui est pour eux soit un hobby comme un autre destiné à meubler la misère de leur propre vie, soit un moyen de faire carrière, sont aussi nos adversaires. Ils l'ont démontré à de nombreuses reprises. Ils réitéreront, ils ne savent pas et surtout ne veulent pas faire autrement. Ils sont bien trop occupés et ils auraient trop à perdre.

Nous devons d'abord cerner et refuser la logique du capital dans ses diverses manifestations. Cela ne se fera pas sans un questionnement sur la vie que nous voulons, sur la vie rêvée profondément inscrite au fond de la plupart d'entre nous, à laquelle nous n'avons à vrai dire jamais renoncé même si nous avons dû composer avec les nécessités de la survie. C'est en ressentant la douleur provoquée par la fracture entre la vie rêvée et la vie subie, en nous dégageant des discours radoteurs de l'éternel retour du même (le principe de réalité a bon dos), que nous pourrions commencer à imaginer une autre voie. Elle sera la nôtre. Un mode de vie lié à l'accélération frénétique des choses (« *un monde qui bouge* », « *un peuple en marche* », mais vers quoi ?) s'est institué comme nécessaire et désirable. Il prétend rendre obsolète tout ce qui ne pourrait pas être identifié comme

combustible destiné à alimenter la méga-machine économique. Mais nous, nous ne suivons pas. La seule « urgence » aujourd'hui, si l'on veut stopper la course vers l'abîme, c'est celle d'une pause. De pauses. De pauses individuelles, de pauses collectives. Nous devons nous les ménager. À nous d'en définir les modalités, probablement

plus ou moins compatibles, au début, avec les nécessités de la survie en milieu hostile, et le contenu, en rupture avec le monde existant. C'est à cette condition que nous pourrions peut-être éviter d'être engloutis par la « révolution barbare » qui est aujourd'hui celle du capital. ■

Aliénation

« Mais l'aliénation n'est pas nécessairement souffrance. Elle peut être pleinement consentie et source d'épanouissement »

Lionel Obadia, *La Religion*, Paris, Le Cavalier Bleu, « Idées Reçues », 2004.

Effectivement, il est toujours possible de dire que l'on jouit sous les coups de la torture.

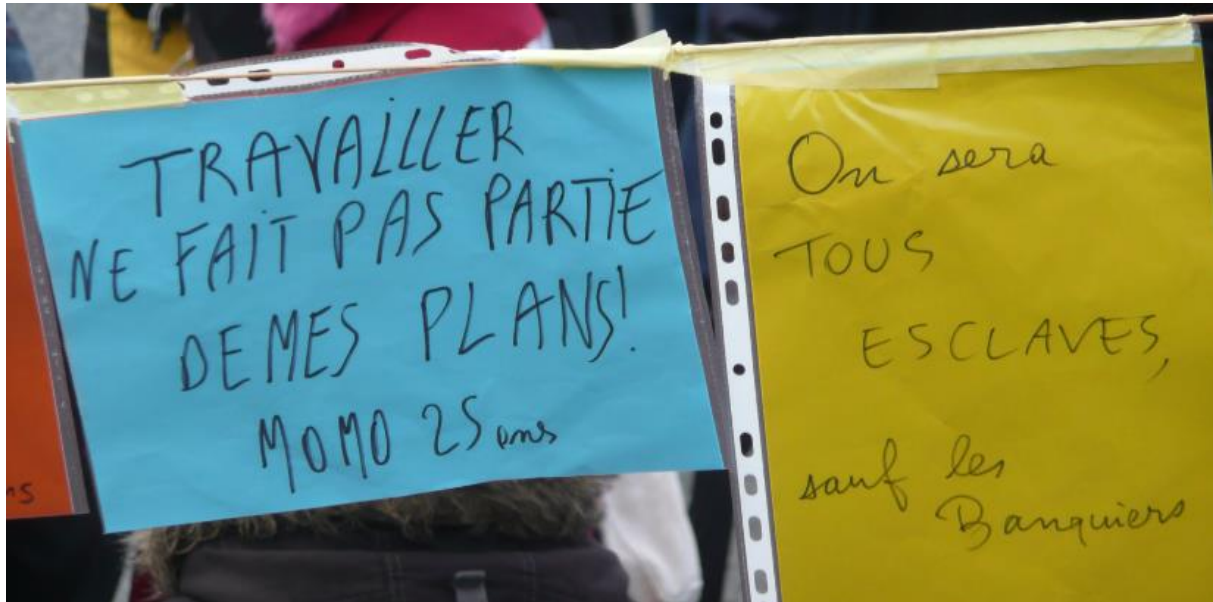
À travers cette affirmation, veut-on parler de l'épanouissement des fondamentalistes religieux dans leurs croyances, de l'admiration qu'il est possible d'avoir pour leur ferveur et leurs actes ? Dans ce cas, il ne s'agit que de leurs déclarations épanouies ou d'une évaluation qui accorde une valeur à leurs pratiques et attitudes. Comme le dit lui-même cet Obadia, la religion n'est aliénation « pour les théoriciens qu'en fonction de la posture (critique ou bienveillante) adoptée à l'endroit de la religion » (p. 70). Il ne croit pas si bien dire ! Sauf qu'il évite soigneusement, en bon positiviste qu'il est, d'explicitier sa propre posture lorsqu'il procède à la remise en cause de certaines « idées-reçues » sur la religion. De même, il y a loin pour que le consentement aille de pair avec l'épanouissement. Couramment, le consentement est plutôt l'effet obtenu par un pouvoir. Mais cette adhésion n'est pourtant pas le fait de celui qui le subit. Ce genre de « consentement » relève plutôt du renoncement où certaines possibilités sont mises au rebut. Mais finalement, avec ce genre d'affirmation sur l'aliénation, ne s'agit-il pas d'oublier qu'il fut un temps où les hommes convoitaient l'impossible ?

La notion d'aliénation a pris un sens philosophique particulier au sein de l'idéalisme allemand qui l'a spiritualisée. À travers une approche téléologique de l'histoire, l'aliénation est amenée à être surmontée un jour ou l'autre. Car, bien qu'anhistorique, cette conception considère l'aliénation dans certaines époques historiques. Et à travers cette belle petite histoire, l'aliénation est toujours justifiée comme un moment nécessaire, c'est-à-dire logique. Le sens finit toujours par vaincre le non-sens. D'ailleurs, le langage commun (« il faut savoir rebondir ») en témoigne. À travers ce fétichisme du dépassement, il s'agit de conjurer toute *dialectique négative*. L'aliénation est dans ce cas une « dévalade » : un être ayant une identité se dégrade par la force des choses, se distord pour devenir étranger à lui-même avant que, par ses propres ressources, il se réapproprie ce qui le constitue et renaît ainsi à lui-même, augmenté, enrichi, atteignant un absolu.

Il y a aussi une vision qui veut que l'aliénation soit première et anthropologique : dès l'apparition des premières formes de sédentarisation (l'agriculture), l'humanité se divisait irrémédiablement. Certains avaient ainsi le pouvoir parce qu'ils étaient propriétaires des représentations, de l'espace ou de la morale. Depuis, l'aliénation resterait une donnée fondamentale. Une version plus structurale de cette vision lie l'aliénation à la condition humaine parce que l'aspect symbolique de la vie en société (le langage) existe avant la naissance de tout individu. Le langage qui permet la parole est toujours une torture parce qu'il reste étranger à tout être parlant.

Ces approches ne se confrontent jamais à une situation historique où des groupes sont engagés et où l'énoncé même d'une théorie ne peut être séparé des conditions qui le produisent. Cependant, même selon ces perspectives respectives, le moment de l'aliénation ne rime jamais avec bonheur. C'est celui du

négalif auprès duquel il faut savoir séjourner pour éprouver sa force et sa consistance. L'aliénation est toujours une épreuve dans laquelle la souffrance règne. Même là, on ne voit pas trop ce que serait une aliénation indolore. Encore moins qu'elle puisse être un épanouissement. Pour qu'une fleur s'épanouisse, il lui faut bien un lieu propice à son développement : qu'il n'y ait pas d'obstacle ni de contrainte à sa plénitude. D'ailleurs, ce qui s'épanouit dans les rapports spectaculaires-marchands c'est plutôt l'aliénation dans toute sa diversité. Les marchandises parlent et savent toujours nous dire que « c'est un moment historique ».



Il ne peut y avoir aliénation sans un malaise, un sentiment d'impuissance et ce, même s'ils sont niés, aussitôt reconnus. L'aliénation concerne une situation où l'on ne se sent pas à sa place, où l'on a l'impression de perdre son « soi ». Il ne peut y avoir aliénation sans qu'une *séparation* intervienne, faisant ainsi perdre ce qui constitue le soi. Mais contrairement à l'approche idéaliste, cette séparation est éprouvée dans la chair : l'aliénation est avant tout une affection qui s'éprouve en résonance avec autrui. Il ne peut y avoir de plénitude dans l'aliénation justement parce qu'il y a un éclatement, une dissociation de ce qui constitue le soi. L'aliénation est une souffrance mais qui n'a pourtant rien d'une malédiction. Non seulement elle ne tombe pas du ciel comme s'il s'agissait d'un châtiment divin ni ne provient d'une condition humaine tragique : ce n'est pas tout l'un (l'identité positive d'un être) ou tout l'autre (sa déchéance absolue).

Et l'aliénation est peut-être avant tout l'*attachement viscéral* à un état de fait donnant accès à une certaine existence sociale. « Une certaine » parce qu'il ne peut s'agir dans ce cas de l'existence des existentialistes : celle qui veut s'arracher à une situation donnée en affirmant sa liberté. Non, ce serait plutôt celle de l'*adaptation*, tellement vantée par les gouvernants, le patronat (grand ou petit) et certains médiatiques adorateurs de la « compétitivité ». Car l'aliénation est l'attachement à des repères factices qui consolent des misères. Ces consolations ont évolué dans l'histoire, notamment depuis le XIX^{ème} siècle. Consommation d'objets technologiques, adhésion aux distractions ou « passions » sur commande sont le lot de la *consolation contemporaine*.

L'épanouissement suppose un plein de la vie, une liberté à l'œuvre, une « vie bonne » disaient les Grecs anciens. L'usage pervers de la notion d'aliénation a pour but d'évacuer toute reconnaissance du lien entre la division fondamentale des sociétés modernes où règne le mode de production capitaliste et sa conséquence. Car cette notion peut aussi être un concept critique qui sait déranger l'époque présente dans sa frénésie où des particules de subjectivité s'affrontent dans un immense flux tendu mondialisé. Cette époque « qui présente cyniquement l'aliénation elle-même comme une émancipation réelle » est celle d'une inversion devenue réalité. À tel point qu'elle voudrait mettre l'aliénation à la trappe. Il faut dire que cet oubli a fait l'objet d'une organisation diffuse durant ces trois dernières décennies. Mais voici que maintenant la distorsion de la signification est poussée jusqu'à l'extrême où la limite annonce la transition vers le brouillard : les mots tombent dans la nuit et signifient le contraire de ce qu'ils disaient lorsqu'il

faisait encore jour. Et le jour ne revient pas comme le cycle naturel : tout semble progresser sûrement vers cette nuit ; il y a là de quoi être optimiste. Et la pire des aliénations n'est sans doute pas celle qui est méconnue mais plutôt celle qui inverse l'ordre réel de la vie sociale en s'affirmant bruyamment : celle qui peint d'un bel épanouissement une sombre réalité aliénée.

S'il s'agit de remettre l'aliénation sur ses pieds et faire en sorte qu'elle ne marche plus sur la tête, il faut admettre qu'elle ne peut être identique à *l'altérité*. Toute altération risque de devenir une aliénation mais toute aliénation peut tout aussi bien se dissoudre dans une altération. C'est l'histoire qui peut le dire ainsi. Si l'aliénation est une forme d'altération, elle est marquée par un blocage, elle se fige, son processus est à l'arrêt. L'altérité fait partie de la vie et de la culture ; elle est même nécessaire parce qu'elle témoigne d'une ouverture au monde. L'aliénation est plutôt le risque que comporte toute altération.

Concernant ce risque cependant, il s'agit plutôt de *l'emprise* d'une forme d'altérité. L'altérité n'est pas tant, puisque je vis aux côtés d'autrui, la tolérance de l'autre — étant donné qu'il m'est différent. Elle est plutôt la reconnaissance que l'autre est déjà en moi, que l'existence doit surmonter de ce fait *les contradictions* qui surgissent dans un cheminement. Par contre, c'est lorsque ce passage en l'autre (l'étranger) se corrompt qu'une séparation intervient. Là l'identité du soi devient comme un bloc homogène en surchauffé. Là il est question d'aliénation : le non-sens, la souffrance, la privation et le malheur y sont légion. Et la désaliénation reste encore un enjeu dans le monde.■

Où le temps s'est effondré en ruines

« Oh, quelle mort solitaire, l'inversion terrestre de la solitude divine ! Banni dans l'horreur d'une raison déchaînée, ayant reçu l'ordre de la servir sans la comprendre, prisonnier d'événements qui la dominent, prisonnier de son irrationalité, l'homme est semblable au sauvage, qui, victime d'un enchantement malin, ne démêle pas l'enchaînement entre le moyen et le résultat, il est semblable au fou qui ne peut se libérer du chaos de l'irrationnel et de l'ultra-rationnel qu'il y a en lui, il est semblable au criminel, incapable de trouver le chemin qui mène à la réalité des valeurs d'une communauté plus ardemment désirée. Sans qu'il puisse le retrouver, le passé s'enfuit et s'évanouit derrière lui ; sans qu'il puisse l'amener à lui, le futur se dérobe et le bourdonnement des machines ne lui indique aucun chemin conduisant vers le but où, inaccessible et sans rivages se dresse dans la brume de l'infini la torche noire de l'Absolu. Heure terrible de la mort et de la conception ! Heure terrible de l'Absolu, supportée et subie par une génération qui s'est éteinte, qui ne sait rien de l'infini où elle est poussée par sa propre logique ; sans doctrine, à l'abandon, sans y voir aucun sens, ils sont livrés à l'ouragan glacial ; il faut qu'ils oublient pour pouvoir vivre et ils ne savent pas pourquoi ils meurent. »

Hermann Broch, *Les Somnambules*

1 – Des raisons profondes et du déroulement exact des attaques meurtrières du 13 novembre 2015 à Paris, mais aussi de toutes autres semblables qui surviennent désormais dans le cours « tranquille » de la vie dans les démocraties assujetties aux affaires marchandes, on ne peut évidemment pas savoir grand-chose, si ce n'est peut-être que « *par rapport à ce terrorisme, tout le reste devra [nous] sembler plutôt acceptable, en tout cas plus rationnel et plus démocratique.* »¹ On peut par contre comprendre que, dans ce type d'action, l'effet de surprise associé au choix purement aléatoire des cibles vient pour renforcer la tétanisation psychologique voulue. Ce n'est, à vrai dire, pas réellement nouveau. En 1988, analysant l'évolution et les progrès de la domination, Debord pouvait déjà émettre la réflexion suivante, dont on peut mesurer aujourd'hui la pertinence : « *On a déjà commencé à mettre en place quelques moyens d'une sorte de guerre civile préventive, adaptés à différentes projections de l'avenir calculé. Ce sont des "organisations spécifiques", chargées d'intervenir sur quelques points selon les besoins du spectaculaire intégré. On a ainsi prévu, pour la pire des éventualités, une tactique dite par plaisanterie "des Trois cultures", en évocation d'une place de Mexico à l'été de 1968, mais cette fois sans prendre de gants, et qui du reste devrait être appliquée avant le jour de la révolte. Et en dehors de cas si extrêmes, il n'est pas nécessaire, pour être un bon moyen de gouvernement, que l'assassinat inexplicable touche beaucoup de monde ou revienne assez fréquemment : le seul fait*

¹ Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Gallimard, 1992 (1^{ère} édition, Éditions Gérard Lebovici, 1988), p. 33.

que l'on sache que sa possibilité existe, complique tout de suite les calculs en un très grand nombre de domaines. Il n'a pas non plus besoin d'être intelligemment sélectif, ad hominem. L'emploi du procédé d'une manière purement aléatoire serait peut-être plus productif.»²

Quoi qu'il en soit, il sera toujours hasardeux de prétendre pouvoir saisir pleinement les significations d'événements dont nombre d'éléments restent avant tout secrets. Même une analyse géopolitique poussée ne nous délivrerait pas toutes les clefs. Nous pouvons par contre savoir que la réalité ne correspond pas aux fables médiatiques délivrées, à savoir qu'il ne s'agit pas d'une guerre du Bien contre le Mal, ou vice-versa. « Notre guerre », comme titrait un hebdomadaire aux lendemains des attentats, n'est jamais que la continuation du chaos qui emporte le monde depuis plusieurs décennies, processus qui tend évidemment à s'accélérer. Mais l'entretien médiatique du délire émotionnel ne vient pas s'ajouter ici comme un supplément innocent : il contribue principalement à maintenir les consciences dans le trouble, afin qu'elles ne puissent **s'orienter** d'elles-mêmes. Cela reste cependant un jeu dangereux car, même si la passivité et l'apathie peuvent être ainsi obtenues, c'est au prix de laisser aller le cours des choses, sans aucune critique pour le contrecarrer. Pour la domination, qui ne contrôle plus grand-chose, nous en sommes à ce point : ou, pour se maintenir, faire de la surenchère dans le chaos, ou tenter de renverser le processus chaotique, mais ce serait alors pour elle synonyme de sa propre dissolution. C'est pourquoi le point de vue de la domination ne peut plus être aujourd'hui qu'essentiellement nihiliste.

2 – Il ne s'agit pas plus d'une guerre entre des valeurs (une « guerre idéologique », selon les mots du Premier ministre Manuel Valls). Les valeurs du monde dit démocratique ne sont depuis longtemps que les valeurs propres à la rationalité économique : produire plus pour consommer plus. On ne voit ici aucune force véritablement morale, bien que l'hédonisme soit bel et bien une force idéologique. De l'autre côté, les valeurs dites religieuses n'évoquent aucunement ce « *souci moral-mystique* » (E. Bloch) qui fonde toute recherche existentielle, ni ce que Kant tentait d'approcher lorsqu'il affirmait que « *si les concepts de Dieu et de l'autre monde n'étaient pas liés à la morale, ils ne serviraient à rien* ». Le soi-disant retour de l'Islam n'est que la dégradation et la décomposition de cette même religion dans le terreau de l'obscurantisme modernisé. En ce sens, les « valeurs » en question ne s'opposent pas, mais se complémentent : elles se fondent également dans l'absence de toute orientation intérieurement comprise. Elles sont **guidées** extérieurement par le cours autodestructif des choses. Se distingue seulement dans l'aspect religieux de ce néant valorisé la charge apocalyptique pleinement assumée qui lui donne cet avantage d'**œuvrer** pour le néant, contrairement à son envers agnostique placé dans la pure béatitude passive devant ce même néant. Mais l'un comme l'autre ne sont que des effets de ce monde, nullement une réponse. On ne peut les comprendre pleinement que dans leur relation dialectique à l'intérieur d'une totalité qui n'est rien d'autre que ce monde-ci. Le retour du religieux (et pas essentiellement musulman) est le versant de la même aliénation qui rend les humains étrangers à eux-mêmes dans le processus « profane » de l'économie marchande. Il n'est pas plus absurde de croire en Allah que dans les lois inéluctables du marché. Mais il ne l'est pas moins non plus, évidemment.

Par conséquent, on ne voit pas pourquoi dans un tel monde quelques vérités auto-révéloées ne viendraient pas s'ajouter au jeu de la décomposition générale et ne s'imposeraient pas d'autant plus aisément que les « valeurs » de ce monde ne sont jamais que des coquilles vides. « *À considérer le délitage, le rapetissement qu'a subi le pôle spirituel de l'humain pour parvenir à un système qui massacre inconséquemment les plus précieuses ressources de l'humanité, il n'est nul besoin d'être prophète pour deviner que le capitalisme mondialisé en viendra nécessairement à déchanter et à subir de graves défaillances (déjà d'actualité). En viendra même, tôt ou tard, à laisser son monde décomposé dans un douloureux désarroi.* »³ Dans ce contexte, cette **aube des ténèbres**, il n'y a donc rien de surprenant à inviter désormais à **prier sur Internet** pour les victimes des attentats.

3- « *C'est ainsi que l'humanité décline, dans son ensemble, privée de chemin, de but au-delà du quotidien. Elle perd ce qui fut l'être véritablement humain, la vigilance, la dignité, la présence, elle est privée de son pôle, de la conscience progressive du but ; et pour finir, tout élan noble, toute grande puissance s'atomisent, devant le regard « savant », en détails faux, désenchantés, toutes les floraisons deviennent retouches ou superstructures mensongères.* »⁴ Ces mots d'il y a près de cent

² Ibid., p.77

³ Michel Keller, *Le Christianisme et l'égarement du monde*, Éditions Noir et Rouge, 2015, p. 321.

⁴ Ernst Bloch, *L'Esprit de l'utopie*, Gallimard, 1977 (1^{ère} édition en allemand : 1918, revue et modifiée en 1923), p. 205.

ans, nous pouvons les reprendre. L'histoire ne se répète pas, mais ici se perpétue, dans cette longue transhumance du **troupeau aveugle** que constitue l'humanité sous l'emprise de son Baal moderne, le Capital. De la situation actuelle, nous pouvons comprendre que l'errance des humains n'est toujours pas le chemin de l'Exode. Nous ne sommes pourtant pas voués aux affres de cette cage de fer qui nous encercle dans un temps sans profondeur, un temps sans mémoire ni espoir. Un autre temps, un autre monde attendent que nous nous mettions en marche. L'histoire, la réalisation d'un temps authentiquement humain, n'a pas encore commencé. C'est pourquoi de cet arrière-fond mal saisi, parce qu'encore mêlé de stries mythologiques, ressurgissent maintenant ces rêves de paradis hypostasiés que véhicule l'idéologie religieuse. Mythes envoûtants du retour à l'Identité du Même, de sa répétition éternelle. Même l'industrie hollywoodienne doit composer avec ces fantasmagories. Aussi n'y aura-t-il de chemin vers une délivrance réelle que dans le ressaisissement du fond questionnant de notre humanité ; cela sous-entend que la critique révolutionnaire se doit de ne pas négliger le questionnement de la connaissance métaphysique : c'est ainsi, semble-t-il, que Marx entendait que la critique de la religion était la base de toute critique. Sans cette base, la critique devient un simple catalogue ennuyeux de récriminations prosaïques, le discours désenchanté et désenchanteur de la vie. Nous aspirons pourtant à porter des couleurs, non **à pavoiser**. « *La vie est à bout de souffle et même ce qui lui restait de sève est à peu près moisi. Cependant, au plus profond de nous, quelque chose fermente différemment et nous nous mettons à chercher ce grain qui n'a pas levé ici.* »⁵ Cette recherche ne doit pas être détournée au profit d'un quelconque temple, car, assumant dans toute sa vérité la dimension gnostique de son élan, la critique révolutionnaire est la seule capable de rappeler que « *la donnée initiale c'est nous, le multiple, et non pas d'aventure le monde ou Dieu* ». ⁶

Nous reprendrons tout depuis le début. ■



⁵ Ibid., p. 207.

⁶ Ibid., p. 273.

Nos pas résonneront à nouveau dans les boulevards
Nos visages seront rosis par le soleil du soir
Les filles seront simplement belles
Les scories du temps auront été dissoutes
Les martinets tourneront au-dessus de nous
Comme des vigies bienveillantes
Joueurs, ils frôleront nos cheveux
Pour nous donner du courage
Nous serons dignes d'eux
Nos rictus de colère seront noyés
Dans l'ivresse du moment
Et plus jamais ne reviendra la nuit

